Floris DELATTRE

La Poésie Anglaise d'aujourd'hui



PARIS

Librairie HENRI DIDIER

RUE DE LA SORBONNE, 4 et 6

1921



Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes

Extrait des Numéros de Janvier et Février 1921

La Poésie Anglaise d'aujourd'hui

I.

La poésie anglaise, au printemps de 1914, est en pleine activité productrice. Le renouveau, qui a commencé d'apparaître vers 1910, a porté des fruits si précoces que l'on peut escompter déjà une récolte féconde, et que s'organise, dans l'histoire littéraire de l'Angleterre, une période d'une robustesse audacieuse qui prendra rang parmi les grandes périodes poétiques du passé. Si différents que soient les sujets traités, qu'il s'agisse des fresques antiques de Maurice Hewlett et de T. Sturge Moore, ou de l'épopée nationale de Ch. M. Doughty et de Sir Henry Newbolt ; des esquisses savoureuses de John Drinkwater et de Walter De La Mare, ou de la chanson d'amour, l'une si tendre et l'autre si ardente, de Gerard Gould et de D. H. Lawrence ; des tableaux réalistes, où la vie déborde, de John Masefield, de W. H. Davies et de W. W. Gibson, ou des éclatantes visions d'avenir de Lascelles Abercrombie et de Harold Monro, nous retrouvons chez ces écrivains si variés les mêmes tendances essentielles : une connaissance de la vie réelle basée sur une observation attentive et joyeuse tout ensemble du monde physique ; une sympathie profonde pour les aspects qu'il nous offre, assez pénétrante même pour découvrir ce qui se cache d'éternel dans le spectacle le plus fugitif, ou l'apparence la plus humble ; une vision de la lueur furtive qui frémit, par instants, à la surface des choses ; un reflet de cette clarté divine qui transfigure, aux yeux des avertis, le moindre geste humain. C'est ainsi un attachement à la fois aux apparences extérieures et aux réalités invisibles, une superposition du rêve à la vérité positive, et qui l'élève au-dessus du matérialisme. C'est une synthèse de vigoureux naturalisme, qui ne craint point de pousser jusqu'à la grossièreté, et de spiritualisme hautain qui, sous la bassesse évidente, ne perçoit que l'aspiration réprimée. C'est la pénétration, en un mot, de la vision de la conscience jusqu'au profond de la matière empirique qu'elle anime et illumine toute.

Ajoutez à cette conception de la création poétique une conception parallèle de la forme, qui se contentera d'être pour l'idée une robe aussi souple, aussi transparente que possible, dont le laisser-aller ne sera qu'apparent, sinon voulu, dont l'objet unique sera la sincérité. Tous les poètes nouveaux s'accordent pour écrire une langue simple, et n'ont recours, pour traduire leur réalisme transcendantal, qu'aux mots les plus familiers. Bon nombre d'entre eux vont même jusqu'à se méfier de la phrase harmonieuse, jusqu'à croire que la perfection élégante du vêtement ne peut que marquer la laideur du corps, parfois même l'absence de l'âme, et qu'un style trop achevé ne saurait témoigner que du manque d'inspiration naturelle.

Ainsi donc les « poètes Géorgiens », comme ils s'appellent eux-mêmes pour marquer la communauté de leur attitude, ont jeté par dessus bord les conventions de toutes sortes que leur avait léguées la fin de l'ère Victorienne. Ils l'ont fait avec brusquerie, avec fracas, comme on claque une porte derrière soi. Ils se sont insurgés contre la tradition Tennysonienne, contre ce qu'elle représente de dignité et de grâce réunies, contre les hésitations théologiques, si délicatement miniaturées, d'*In Memoriam* ou la respectabilité solennelle, un peu guindée même, des *Idylles du Roi*. Délibérément ils ont renoncé au prestige des mélancolies bien-disantes, comme au charme d'un style d'une finesse impeccable. L'agrément de la forme est pour eux une sorte de mensonge artistique destiné à voiler l'indifférence du poète à la vérité, si âpre et rude, de la vie. Et l'œuvre qui vise à la seule beauté littéraire ne leur semble plus qu'un délassement aristocratique, mais égoïste, qu'une halte ombreuse au bord de la route brûlante de soleil.

Sans doute certains de ces poètes continuent-ils de se laisser prendre, comme Edmund Gosse ou Maurice Baring, à l'attrait d'une phrase pure, ou seulement d'une épithète neuve et jolie, et la musique d'une strophe heureuse évoque-t-elle en eux, comme elle faisait chez Coleridge, « une brise jouant parmi les fleurs ». D'aucuns même, Mrs. Alice Meynell ou Lord Alfred Douglas par exemple, s'éprennent du style rare, un peu étrange, presque hiératique, dans lequel chaque mot, choisi pour sa couleur et sa sonorité autant que pour le sens, s'harmonise exquisement avec l'ensemble, où chaque phrase enferme en sa concise précision, tel un flacon d'or pur, le suc essentiel de la pensée. La grande majorité des poètes Géorgiens cependant, pour qui l'aimable passe après le vrai, font de leur art, normal et vigoureux, une sorte d'arme de combat au service de la vérité toute franche. Un recueil de vers est pour eux un carrefour illuminé, d'une lumière parfois brutale, où viennent s'affronter, pêle-mêle, les idées de l'heure présente. Au point même qu'ils se contentent, dans leur ferveur d'iconoclastes, de notations un peu sommaires et crues, qu'ils demeurent ainsi, trop souvent, à la surface de l'idée, qu'ils introduisent dans la poésie une sorte de sténographie journalis-

tique, sans se rendre compte que c'est un premier manquement déjà à la vérité, qu'ils sont si acharnés à poursuivre, que cette négligence méfiante du style, du style poétique surtout qui n'est peut-être que l'étreinte, par le mot attentif et solide, de l'idée nue.

S'ils visent en effet, avec une curiosité intellectuelle inlassable, à découvrir dans le réel tangible l'irréel qui s'y blottit et à dégager, de la grisaille familière, la flamme immortelle, les poètes Géorgiens s'efforcent surtout d'exprimer l'intensité tragique de l'existence moderne. Sans pessimisme systématisé, ils plongent leur regard fraternel sur les communautés humaines et, à travers les brouillards, si tristes et froids, des vastes cités, ils entrevoient un avenir où chacun ne connaîtra plus que la joie de vivre, où la beauté et le bonheur ne seront plus l'apanage seulement d'un petit nombre. La poésie, pour eux, consiste en un examen du sens de la vie quotidienne, en une appréciation de la responsabilité qui revient à chacun de nous dans cet amas d'injustices persistantes que représente la société, en une détermination loyale, faite d'indignation et de générosité tout ensemble, de contribuer, dans la mesure individuelle possible, au mieux-être social.

Que l'entreprise vaillante de la poésie Géorgienne présente, candidement, tous les défauts encore de son audacieuse jeunesse, nul ne saurait s'en inquiéter. Trop souvent ces poètes sont moins des idéologues que des intellectuels, et la brutalité de leur pensée n'est-elle qu'une des manières voulues de leur art. Leur désir d'exprimer les réalités poignantes de l'existence les mène vers le mélodrame, où tel incident trivial ne revêt point, sans quelque artifice, l'aspect symbolique dont ils le chargent. Trop souvent aussi l'ambition d'exprimer la conscience sociale les pousse-t-elle jusqu'au bord de la déclamation humanitaire, où l'effet à atteindre ne laisse pas de nuire à l'émotion qui est en eux. Leur ardeur même est turbulente, presque arrogante dans son mépris pour la beauté tranquille d'autrefois. En revanche toute cette nouvelle génération poétique possède-t-elle le sérieux, si austère et rigide dans sa ferveur même, d'une jeunesse qui songe surtout aux tâches qui lui incombent, et est-elle animée d'une foi magnanime en un avenir où, dans l'accord complet des volontés et des désirs, l'homme pourra donner libre cours à ses énergies natives, affranchi des servitudes qu'avaient forgées les siècles ; où la femme sera forte et douce, patiente et calme comme la terre maternelle, fière de sa pleine santé, de ses enfants nombreux, de sa puissance souveraine ; où, dans l'écroulement de tous les dogmes, la Loi divine se résumera en un article : alléger, par l'amour, le fardeau des pauvres ; où la mort elle-même apparaîtra comme le crépuscule pensif d'une lourde journée, comme l'extrémité plutôt, déclare Harold Monro, d'une longue allée fleurie où l'âme, confiante, s'avance,

And truth about her, like an aureole, gleams.

Ceux-là mêmes qui, comme Dauber, le jeune peintre dont Masefield a conté l'histoire symbolique, sont vaincus par la coalition des éléments adverses et, précipités du haut du mât, tombent blessés à mort sur le pont, gardent entière, jusqu'à leur dernier souffle, leur foi intrépide. « *It will go on* », s'écrie Dauber,

Not knowing his meaning rightly, but he spoke
With the intenseness of a fading soul
Whose share of Nature's fire turns to smoke,
Whose hand on Nature's wheel loses control...
" *It will go on* ", he cried aloud, and passed.

Tous les poètes anglais d'aujourd'hui, comme le héros de John Masefield, entretiennent dans leur conscience la vision d'une robuste et généreuse humanité. Tous, les yeux tournés du côté où va poindre l'aurore, s'arment gravement pour la conquête de leur âme nouvelle [1].

II.

Aussi la guerre qui éclate en août 1914 produit-elle, sur eux tous, l'effet d'une effroyable explosion. Alors que l'Angleterre radicale, dont cette génération de poètes idéalistes était comme l'avant-garde, fermait volontairement les yeux aux sombres menaces qui s'amoncelaient sur l'Europe centrale, et ne rêvait que de pacifisme, de désarmement, de progrès humanitaire dans l'ordre et le travail, elle se trouva plongée dans le plus brutal ouragan qui ait jamais sévi sur le monde. Le réveil ne fut pas immédiat. La réaction fut même lente à se produire tant la catastrophe, qu'on avait tenue pour impossible, avait été stupéfiante, tant ces rêveurs généreux avaient de peine à croire au réel, à s'adapter surtout à son horreur qui les confrontait brusquement. A tel point même que les premières voix qui s'élevèrent furent celles de vétérans, de ceux que la jeunesse poétique cependant considérait volontiers comme ses guides, de Robert Bridges, le Lauréat, qui dès les premiers moments de la lutte avait compris quelle épreuve serait pour l'Angleterre la guerre commençante, pour cette Angleterre qui, trop confiante en sa sécurité, avait laissé, dans les riches et orgueilleuses années de paix, s'engourdir son âme :

Much suffering shall cleanse thee,
But thou, through the flood,
Shalt win to Salvation,
To Beauty through blood,

ou de Thomas Hardy qui, au début de septembre 1914, alors que

1. Consulter, pour l'appréciation détaillée de la poésie Géorgienne, dont nous n'avons voulu rappeler ici que les caractéristiques dominantes, les « Revues annuelles de la poésie anglaise » que nous avons publiées dans *La Revue Germanique* de mai 1909, juillet 1910, juillet 1911, juillet 1912, juillet 1913 et juillet 1914.

les premiers volontaires passaient le détroit pour venir au secours des armées françaises accablées, écrivait pour eux une chanson de marche où il les conviait, au nom de la justice, à l'héroïsme :

In our heart of hearts believing
Victory crowns the just,
And that braggarts must
Surely bite the dust,
Press we to the field ungrieving,
In our heart of hearts believing
Victory crowns the just.

Puis, tandis que l'Angleterre s'adapte au devoir qu'elle s'est engagée à remplir, qu'elle s'organise, avec cette patience tenace qu'elle apporte en toute chose, pour la lutte longue, qu'elle unifie l'opinion et la volonté du pays, auquel elle révèle, progressivement, l'immensité de la tâche qu'elle attend de lui, qu'elle lie ainsi en un faisceau toutes ses énergies pour les jeter dans la balance de la destinée, les poètes prennent leur part, à leur manière, de l'œuvre nationale. L'on voit paraître, au cours de la première année de la guerre, tant dans la presse quotidienne que dans les revues mensuelles, et même bientôt en recueils séparés, une abondance de poèmes écrits, sur un ton le plus souvent religieux, par des civils, par ceux-là mêmes qu'on ne devait point tarder à appeler des « stays-at-home ». Il s'agit surtout, à ce moment encore, d'invectives virulentes, d'hymnes de colère où les écrivains expriment leur indignation contre l'Allemagne « de passion et de proie », où ils vitupèrent contre ses attentats au droit des gens, contre ses crimes envers les populations non-combattantes, contre les raids de zeppelins et de sous-marins. Rien de véritablement original cependant dans ces pièces de circonstance, qui disent seulement, non sans quelques rodomontade, l'outrage qu'inflige, à la conscience du peuple anglais, l'infamie allemande.

La poésie de guerre devait naître dans les rangs mêmes de cette armée de volontaires, recrutée parmi toutes les conditions sociales, parmi la jeunesse intelligente et cultivée surtout qui, dès le début de la campagne, s'était offerte pour défendre la liberté du monde menacée. Un grand nombre de ces jeunes gens étaient encore sur les bancs de l'Université, d'autres venaient d'entrer au barreau ou au théâtre, dans les ateliers d'artistes ou les bureaux de rédaction. Tous se préparaient ou appartenaient déjà à des professions étrangères à la guerre. Tous étaient des pacifistes de cœur et d'esprit, et c'est pour ce qu'ils croyaient être une dernière croisade contre l'horreur des batailles qu'ils décident de se venir ranger, ardemment, sous les couleurs britanniques.

Une littérature abondante jaillit aussitôt, et plus de cinq cents volumes de vers sont publiés pendant les trois premières années du conflit. Recueils modestes sans doute, d'un nombre de pages souvent restreint, mais à l'aide desquels les jeunes combattants essaient de

lutter aussi contre la torpeur intellectuelle qui les envahit, et de reprendre, dans la routine monotone de chaque jour, un peu d'indépendance, comme le droit de se retrouver seuls, quelquefois. Les thèmes qu'ils développent dans la boue de la tranchée ou à la chandelle d'un " dug-out ", dans l'inaction d'un cantonnement ou le silence d'une salle d'hôpital se réduisent à quelques-uns, toujours les mêmes.

C'est d'abord la peinture, poussée jusqu'au naturalisme le plus brutal, des réalités de la guerre. Aucune place, ici, pour la sentimentalité, ni même le sentiment. Aucune réticence dans la description de l'horreur où ils vivent. Robert Nichols nous dépeint la marche en pleine chaleur, sur la route poudreuse, ou la bataille dans laquelle le soldat n'est plus qu'une machine affolée qui frappe et tue. Siegfried Sassoon va beaucoup plus loin. Ce ne sont, dans ses vers, que blessures et cadavres, que boue immonde et putrides odeurs. Il y dit l'abomination des paysages du front, des

Sad smoking, flat horizons, reeking woods
And foundered trench-lines volleying doom for doom.

Sa satire violente, qui se rapproche de celle d'Henri Barbusse, n'épargne que le troupier, le " private ", dont l'écorce vulgaire recouvre une sève si saine et si vigoureuse, dont le langage truculent masque la crânerie sublime. Sous son allure, sauvagement cynique, cependant, et qui semble cracher au visage de la Fortune, Sassoon dissimule quelquefois une émotion profonde, et comme une nostalgie de la beauté perdue, dans ce poignant poème *To Victory*, par exemple, où se heurtent sa lassitude en révolte, le prix pénible que coûte à son orgueil l'obéissance passive, sa volonté de bravoure, en dépit même des sacrifices qu'elle exige, et malgré tout.

Ou bien, quoiqu'à de plus rares intervalles il est vrai, c'est la Muse badine qui vient distraire le poète combattant, et lui faire oublier l'importance de la vaste partie qui se joue, et les risques individuels qu'elle comporte. Au lieu de vitupérer seulement cette boue où ils s'enlisent, nos jeunes poètes, certains jours de bonne humeur, la plaisantent avec esprit, comme aussi ces parasites qui leur témoignent une affection si tenace. La satire se fait uniquement frivole dans les *Poems and Parodies*, d'une si franche gaîté, de " Tom Kettle ". L'ironie jette son voile alerte sur la détresse des jours, comme dans le poème d'Alexander Robertson : *We shall drink to them that Sleep*. Tandis que c'est avec la chanson simple et naïve des " nursery rhymes " de son enfance que Robert Graves essaie, sinon d'oublier tout à fait, du moins de ne pas penser uniquement à l'abomination de la lutte présente.

Le moyen le plus fréquent, néanmoins, par lequel les poètes du front « s'évadent du réel » est de laisser leur pensée s'envoler vers leur village natal, pour lequel ils ont compris maintenant qu'ils se battent, et qu'ils ne reverront peut-être plus. On sait l'attachement de l'Anglais pour le coin de campagne où il a grandi, pour chacun

de ses détails familiers : le clocher, par exemple, et les toits de chaume alentour, les pommiers dans les prairies; et rien ne pouvait reposer davantage le combattant que le souvenir de tant de fécondité heureuse et de fraîcheur tranquille. Rien de plus fréquent, non plus, que l'évocation des tendresses familiales, au milieu de la paix des choses. Pour Harold Parry

The simple things in life are loveliest,
The smile of little children whose sweet eyes
Have not yet ceased from wistful wondering.

Pour Wyndham Tennant, un coin de jardinet qu'a épargné le bombardement, près de Laventie, évoque un autre paysage, de l'autre côté du détroit :

Hungry for Spring, I bent my head,
The perfume fanned my face,
And all my soul was dancing
In that little lovely place,
Dancing with a measured step from wrecked and shattered towns,
Away... upon the Downs.

I saw green banks of daffodil,
Slim poplars in the breeze,...
And meadows with their glittering streams and silver scurrying dace:
Home — what a perfect place!

Tandis que c'est à une claire maison où on l'attend que rêve, lui aussi, avant de prendre part à l'action où il devait tomber, à peine âgé de vingt ans, Leslie Coulson :

...When I come home, and leave behind
Dark things I would not call to mind,
I'll taste good ale and home-made bread,
And see white sheets and pillows spread.
And there is one who 'll softly creep
To kiss me ere I fall asleep,
And tuck me 'neath the counterpane,
And I shall be a boy again
When I come home!

Ajoutez enfin, à cette évocation du toit familial, la nostalgie qu'éveille, chez tous ces jeunes gens qui luttent dans la Somme ou les Flandres, l'Angleterre elle-même. Le *O to be in England, Now that April's there* est un thème qu'ils reprennent sans se lasser, et dont ils nous fournissent, chacun à sa manière, des variations innombrables. L'un se rappelle avec joie les longues randonnées d'antan par les routes du Dorset et du Devon, les vieilles églises, les tavernes autour de la place du marché, les rues étroites de telle petite ville, le cadran solaire dans la paix d'un jardin. L'autre revoit, dans le quadrangle de son vieux collège, parmi la netteté des pelouses, les massifs de tulipes jaunes auxquelles, mysté-

rieusement, est attaché le souvenir de tant d'heures studieuses. Il n'est pas jusqu'aux morts eux-mêmes, selon Walter Wilkinson, qui, du fond de leurs tombes dans la terre de France, ne tressaillent encore du regret de la patrie :

Peace ! Vex us not — we are dead !
We are the Dead for England slain.
(O England and the English Spring,
The English Spring, the Spring-tide rain:
Ah, God, dear God, in England now!)
Peace! Vex us not: we are the Dead!
The snows of Death are on our brow;
Peace ! Vex us not!

Cette idée du sacrifice, qui est la note la plus marquante de tous ces recueils guerriers, en est aussi la plus sincère et la plus neuve. Les poètes soldats ont acquis le sens profond de la tragédie dont ils sont les acteurs. Tous très jeunes encore, ils aiment la vie, dont ils n'ont connu jusqu'ici que les promesses immenses. Ils détestent la guerre, et son espace étroit de réalités barbares. Ils ont résolu d'anéantir cette sauvagerie, de toutes leurs énergies disciplinées, et de tracer une voie qui conduira vers un monde plus clair, même s'ils ne devaient pas être témoins de cette clarté. Il leur coûte plus qu'ils ne laissent paraître d'abandonner la tâche heureuse que venait d'entreprendre leur jeunesse, et de renoncer à leurs propres espoirs pour se consacrer au succès de la cause commune. La coupe du sacrifice peut être bien amère, mais avec quelle modestie joyeuse et grave ils la portent à leurs lèvres !

My day was happy — and perchance
The coming night is full of stars...

écrit Richard Dennys, qui ajoute, dans une autre de ses *Ballads of Belgium :*

Death flies by night, Death flies by day,
He calls the gay, he calls the sad,
And if he summon me away,
Be sure my going will be glad !

Rien de fanfaronnant dans cette allégresse en face de la mort, mais une sorte d'intuition, et même, chez la plupart, une certitude mystique du triomphe final, et que la vie sera meilleure du sacrifice qu'ils auront eux-mêmes consenti. Leur désir de vivre, au surplus, est en eux si passionné qu'ils s'assurent, avec J. W. Streets, que la mort ne saurait les garder à elle seule, tout à fait :

And if thy twilight fingers round me steal
And draw me unto death — thy votary
Am I, O Life, reach out thy hands to me!

Même en tombant, ils laisseront un héritage plus grand que la vie même, et dont l'humanité entière retirera le fruit, cependant que,

dès les années qui suivront, la jeunesse, appelée si tôt à occuper la brèche qu'ils auront ouverte,

Will hear our phantom armies marching by

et apprendra d'eux à quel prix se conquiert la liberté.

Quelle est la valeur littéraire proprement dite de toute cette poésie de courage et de vision ? Que restera-t-il de cette production si abondante, échelonnée de 1914 à 1918 ? Peut-être est-il trop tôt encore pour le déterminer. Dès à présent, néanmoins, et à mesure que se reconstituent les valeurs anciennes, une partie de cette œuvre semble-t-elle avoir perdu un peu de l'intérêt si vif que nous y trouvions nous-mêmes aux jours d'angoisse. Les temps troublés ne sont guère propices à la haute littérature, et il paraît bien que les effets de la violence soient, uniquement, de destruction. Puis, parmi tous ces jeunes poètes projetés, du jour au lendemain, en pleine épopée, la plupart ne possédaient qu'un talent bien neuf, qu'une culture intellectuelle trop tôt interrompue et toute rudimentaire encore, qu'une connaissance restreinte des maîtres d'autrefois, et, de naïfs apprentis qu'ils étaient, se trouvèrent ainsi, d'un coup, confrontés avec une tâche au-dessus de leurs forces. L'attention, d'autre part, que nous accordions à leur œuvre, si inexperte qu'elle fût, provenait de la grandeur des thèmes qu'ils traitaient autant peut-être que de leur propre accomplissement, et nous constatons, une fois de plus, qu'il n'est d'œuvre viable que celle qui exprime une idée d'une valeur permanente sous une forme vraiment belle. Or, nous nous trouvons trop souvent, dans ces poèmes de guerre, non seulement en présence du mépris de toute technique, de cette impatience même du style que nous avions observée chez les poètes Géorgiens, mais aussi devant l'exaltation volontaire de l'impression du moment, de l'événement immédiat, dont la rudesse barbare ne signifie pas l'importance, ni la trivialité qu'ils sont symboliques de la vie humaine tout entière. En revanche découvre-t-on, chez ces jeunes combattants, une austérité de pensée, une tendance à l'ascétisme spirituel, une mortification délibérée de la vie saine, et comme le sacrifice total d'une génération si ardemment éprise, en même temps, de la splendeur de vivre. Nous y rencontrons aussi une simplicité de la forme qui va jusqu'au dédain de toute parure, images ou métaphores, termes exotiques ou rimes savantes, qui vise uniquement la nudité sincère de la pensée, qui s'accorde de tous points, par là même, avec le désir de créer de la beauté intense à l'aide de matériaux seulement communs, de ne plus s'attarder au passé pour s'intéresser passionnément au présent, pour y jeter surtout, à pleines mains loyales, les semences du clair avenir.

Et c'est cette note, si altière en sa modestie voulue, qu'on entend retentir dans toute cette génération littéraire, chez ces poètes-soldats que nous venons de citer trop brièvement, chez tant d'autres encore auxquels nous aurions pu aussi bien nous arrêter, comme

Alec de Candole, A. S. Craven, E. Crombie, H. L. Field, Julian Grenfell, Francis Ledgwige, Francis St-Vincent Morris, C. H. Sorley, Edward Thomas, R. E. Vernède, qui tous sont tombés sur les champs des Flandres ou de la Somme, chez Rupert Brooke, surtout, mort en avril 1915 à Lemnos, à 28 ans, dans lequel l'Angleterre a voulu reconnaître le symbole parfait de sa jeunesse combattante et chantante. L'œuvre de Brooke, si restreint qu'en soit le volume, a proclamé la foi avec laquelle ces chevaliers modernes se sont élancés pour la grande croisade humaine. Dans son union, si représentative, de santé robuste et d'intrépide et aventureuse énergie, de joie de vivre, toute païenne, et d'élan religieux vers le sacrifice, de bravoure élégante aussi et de gravité distinguée, l'Angleterre d'aujourd'hui a retrouvé la lignée des Sir Thomas Wyatt et des Sir Philip Sidney, a réentendu l'écho des Poètes Cavaliers du XVII[e] siècle affirmant à leur Dame, comme Richard Lovelace, et le pied déjà à l'étrier :

I could not love thee, Dear, so much,
Loved I not Honour more.

Dans le mélange, d'autre part, si caractéristique de Rupert Brooke, d'ironie, qui ne respecte que le vrai, et de tendresse, qui répugne aux « mensonges sucrés » du sentiment ; de satire, où le comique descend assez bas, et de ferveur que ne rebute point le plus orgueilleux idéal ; de scepticisme amer alternant même parfois avec une confiance passionnée, c'est la génération des poètes Géorgiens qui se retrouve toute, et qui, d'un accord unanime, a reconnu dans ce sonnet dédié *To the Dead*, dans cet adieu solennel qu'il faut citer, comme la voix même de sa propre conscience :

Blow out, you bugles, over the rich Dead !
There's none of these so lonely and poor of old,
But, dying, has made us rarer gifts than gold.
These laid the world away ; poured out the red
Sweet wine of youth ; gave up the years to be
Of work and joy, and that unhoped serene,
That men call age ; and those who would have been,
Their sons, they gave, their immortality.

Blow, bugles, blow ! They brought us, for our dearth,
Holiness, lacked so long, and Love, and Pain.
Honour has come back, as a king, to earth,
And paid his subjects with a royal wage ;
And Nobleness walks in our ways again ;
And we have come into our heritage.

Ce requiem, qui s'achève en chant de triomphe, est la plus belle pièce, peut être, que nous aient laissée les années tragiques. On dirait d'un marbre pur où s'entrelacent, d'une étreinte réconciliatrice, et si tristement généreuse, les figures de la poésie et de la guerre...

III.

La paix est revenue et, dès le départ de la longue nuit ténébreuse, malgré les vides, dont on pouvait à bon droit s'effrayer, ouverts au milieu d'eux, le chœur des jeunes poètes s'est repris à chanter de plus belle, sans que leur chanson se distingue sensiblement de celle, si énergique et confiante, d'avant 1914. La guerre, qui d'une si rude prise laboura les individus jusqu'au profond d'eux-mêmes et dégagea comme l'être intime des nations, n'en a pu mettre à jour, néanmoins, que les éléments pré-existants ; et les évolutions auxquelles elle imprima une force nouvelle ne se sont accélérées, d'autre part, que selon les directrices anciennes. Après la catastrophe qui ébranla le monde, mais ne l'a point transformé, l'expérience humaine continue, sans grand changement visible encore, la lassitude dont elle s'est alourdie étant seulement balancée par l'audace accrue, comme plus fiévreuse aussi, de la jeune génération, qui d'avoir été surtout au devoir et au sacrifice, exige aujourd'hui la plénitude de ses droits, prétend n'accepter que sous réserves l'héritage de lois et de traditions qui lui a été dévolu, n'envisage rien moins que de reconstruire, de fond en comble, la cité où elle doit vivre et, dans sa passion enfin d'indépendance et d'inconnu, veut courir, de ses seules forces, sa propre aventure.

Aussi cette poésie d'après-guerre — dont nous avons étudié ailleurs quelques-unes des manifestations individuelles les plus marquantes [1] — est-elle à peine différente de celle qui précéda 1914. Les mêmes caractéristiques s'y retrouvent, aussi bien chez les aînés comme John Masefield et Harold Monro, W. H. Davies et W. W. Gibson, John Drinkwater et W. De La Mare que chez les nouveaux venus, ceux qui se sont surtout signalés à notre attention depuis la paix retrouvée, tels qu'Edmund Blunden et Aldous Huxley, F. S. Flint et Richard Aldington, Robert Nichols et Robert Graves, pour ne citer que les plus notables. Aux mêmes thèmes lyriques qui, depuis si longtemps qu'il y a des hommes et qui chantent, ne peuvent plus guère varier : entente, ou débat, de l'homme avec la nature ou avec les autres hommes, tableaux champêtres ou « paysages intérieurs », les poètes d'aujourd'hui essaient d'imposer sinon une forme originale, du moins une formule qui leur soit personnelle, à ce point différenciée qu'on la reconnaisse d'emblée comme leur appartenant, une manière a la foi sincère et robuste, rude et claire, où l'émotion se nuancera volontiers, selon le cas, d'ironie, de paradoxe, ou d'irrévérence. Ils mettront tous leurs soins, d'autre part, à se rapprocher de la simplicité, de l'actuel, du normal, du vrai, à se refaire ingénus à l'idée, à la sensation même. Ils affectionnent le souvenir égoïste des tristesses passées moins que celui des

1. Voir la « Revue Annuelle » de poésie anglaise dans la *Revue Germanique* d'Octobre-Décembre 1920.

heureuses choses tranquilles, beaucoup moins surtout que l'espérance de joies meilleures encore, et accessibles à un plus grand nombre. Ils entretiennent en eux un idéalisme humanitaire, une sorte de vision qui, sur la masse inerte et comme mécanique des faits, projette la flamme vivifiante. Leur ardeur généreuse s'amplifie même jusqu'à la violence quand ils disent les aspirations qui grondent, de plus en plus impatientes, dans l'étroite vie des humbles.

Cette poésie sociale où entrait, dès avant 1914, tant d'inquiétude, s'est exaspérée, au spectacle des hécatombes de la guerre, et devant « la folie de l'humanité se torturant elle-même », en horreur profonde. Du conflit qui a mis l'Europe à feu et à sang, les poètes d'aujourd'hui ont retenu surtout la férocité. Leur sensibilité sympathique, qui commande en eux aux autres facultés, et prédomine même sur leur jugement, n'a voulu voir, des aspects si complexes de la lutte à mort, que la douleur. C'était déjà avant la guerre, on s'en souvient, l'échec des désirs et des efforts humains qui était un des plus fréquents motifs de leur œuvre : aujourd'hui, c'est l'injustice de tant de maux soufferts. C'est leur impuissance, confondue devant tant de misères imméritées, qu'ils avouent, en ces appels de leur cœur vers le Dieu de clémence et d'amour qu'avait, naguère, rejeté leur esprit.

Aucun recueil poétique actuel, si menu soit-il, dont la commisération humaine ne constitue le thème central. Gerard Gould, par exemple, dans *The Happy Tree*, décrit longuement les tortures du blessé grave qui, à l'hôpital de base, tarde tant à mourir, abandonné déjà, avant qu'il ait passé, des affections qui faisaient le prix de sa vie :

... There be they
Whom deeper treacheries betray,
Who, in the tortured stress,
Have laid vain hand on vanishing happiness,
And are left naked to the streaming storm.

Dans *Otherworld*, F. S. Flint nous montre un groupe de jeunes soldats qui s'embarquent pour le continent,

Jesting and singing and laughing

parmi lesquels

There was so much kindliness, so much humour,
And so little desire to kill,

et il insiste sur la tâche injuste qui leur échoit :

The young men of the world
Are condemned to death.
They have been called up to die
For the crime of their fathers...

sur la pitié, aussi, de leur destin :

Weep, weep, o women,
And old men break your hearts.

Et c'est une « lamentation » encore que ce petit poème poignant, d'un ton si sincère dans sa simplicité, où W. W. Gibson a exprimé le sentiment de l'Angleterre non-combattante :

We who are left, how shall we look again
Happily on the sun, or feel the rain
Without remembering how they who went
Ungrudgingly and spent
Their lives for us loved, too, the sun and rain?

A bird among the rain-wet lilac sings —
But we, how shall we turn to little things
And listen to the birds and winds and streams
Made holy by their dreams,
Nor feel the heart-break in the heart of things?

Ainsi qu'il était naturel, de cette hantise de ceux qui ne sont plus revenus,

... The dead
Mown down upon the globe,
Their plenteous blooms of promise shed
Ere fruiting-time,

selon la forte expression de Thomas Hardy, de cette grande pitié est né un désir, silencieux, presque un peu honteux d'abord, mais progressivement plus résolu, de réconciliation et de paix. Et dès qu'eut pris fin le massacre, dès qu'on entendit à nouveau

The music of the moving wings of love,

un désir généreux s'empara de la conscience anglaise qui, toute frémissante encore des douleurs subies en commun, ne voulut plus considérer, par-delà la beauté terrible de l'héroïsme, que le devoir moral de pardon et d'oubli.

Cette note, à vrai dire, n'était point tout à fait nouvelle, et les soldats-poètes eux-mêmes, à côté des thèmes qu'ils développent de préférence, et que nous connaissons, en plus de leur mépris personnel de la mort et de leur respect pour la cause sacrée à laquelle ils se sont voués, avaient voulu voir surtout, dans cette prodigieuse ruée humaine, une marche vers plus de bonheur, et plus de beauté. Aucun sentiment de haine n'habite leur âme. Aucune colère, sauf contre la guerre elle-même, et seulement dans cette protestation contre son imbécile cruauté que fait entendre, par exemple, Leslie Coulson, tombé dans la Somme en 1916 :

Who made the Law that Death should stalk the village?
Who spake the word to kill among the sheaves?
Who gave it forth that Death should lurk in hedgerows,
Who flung the dead among the fallen leaves?
Who made the Law?

En plein carnage, au milieu de l'acharnement même de la lutte contre l'ennemi déloyal, les combattants découvrent, dans leur certitude religieuse, ou seulement dans leur intuition du divin chez

l'homme, la force de sympathiser avec cet ennemi, comme Ch. H. Sorley, tombé en Artois en octobre 1915, dont le sonnet *To Germany* fait, avec l'« Hymne de la Haine contre l'Angleterre », d'Ernst Lissauer, un si profond contraste :

You are blind like us. Your hurt no man designed,
And no man claimed the conquest of your land.
But gropers both through fields of thought confined,
We stumble and we do not understand.

Tandis que R. H. Vernède enfin, tombé au bois d'Avrincourt en avril 1917, demande même à Dieu, avant de partir pour l'assaut, de donner à tous, ennemis et amis ensemble, la paix « qui surpasse toute intelligence » :

Hark, the roar grows... the thunder reawakens.
We ask one thing, Lord, only one thing now :
Hearts high as theirs who went to death unshaken,
Courage like theirs to make and keep their vow,

To stay not till those hosts whom mercies harden,
Who know no glory save of sword and fire,
Find in our fire the splendour of Thy pardon,
Meet from our steel the mercy they desire...

Then to our children shall there be no handing
Of fates so vain — of passions so abhorred...
But Peace... the Peace which passeth understanding...
Not in our time... but in their time, O Lord.

Avec moins de magnanimité chevaleresque peut-être, mais avec une énergie pareille, les poètes d'aujourd'hui continuent de proclamer leur foi en la puissance spirituelle de l'homme, et leur conviction que, de l'abîme de tant de douleurs généreuses, ne pourra surgir, dans les années qui suivront, que lumière et qu'amour. Tous développent le thème de la solidarité née de la communauté de tant de deuils, et que les larmes sont également amères que versent, dans l'un et l'autre camp, les mères et les jeunes filles. Au cours d'un poème de Gerard Gould : *Alien Enemies*, une mère allemande, s'adressant à une mère anglaise, lui expose l'inhumanité toute semblable du malheur qui les a, toutes deux, visitées :

Your son and mine in love were bred,
Your son and mine in hate are dead,
Yet never hated, never knew
The sense of what they had to do,
But perished, brother slain by brother,
Who might as well have loved each other.

Ce rapprochement amical, fraternel presque, se retrouve indiqué partout, avec des nuances diverses, sans doute, commandées par la personnalité de chaque écrivain, mais avec la même insistance sincère, qu'il s'agisse, pour nous en tenir à deux exemples d'origine

si opposée, du bon luron et coureur de grands chemins qu'est W.-H. Davies :

It was the night when we expected news from France,
To say the war was over, and the fighting done;
The tidings that would make my heart rejoice at last,
For foe as well as friend, and make the peoples one...

ou de l'écrivain si digne et distingué qu'est Lady Margaret Sackville :

We who are bound by the same grief for ever,
When all our sons are dead may talk together,
Each asking pardon from the other one
For her dead son.

With such low, tender words the heart may fashion,
Broken and few, of kindness and compassion,
Knowing that we disturb at every tread
Our mutual dead.

Dans la paix qui règne aujourd'hui sur les champs de France où, rapprochés dans la mort comme ils l'ont été dans le combat, amis et ennemis sont à jamais confondus, les poètes anglais voient le symbole d'un noble et pieux devoir : celui de réaliser, par tous les moyens, l'idéal pour lequel l'élite de la jeunesse a fait le sacrifice de sa vie, et dont elle a rêvé en tombant ; celui de dresser, sur le charnier commun, le temple de la fraternité humaine.

IV.

De sorte que s'il est vrai que les poètes, qui tirent leur inspiration des forces obscures de l'âme nationale, en traduisent mieux que quiconque la vitalité et l'élan, et en annoncent même parfois, avant tous autres, les frémissements profonds, nous pourrons dégager, de la poésie anglaise d'après-guerre, une interprétation qui nous aidera à comprendre l'attitude, un peu déconcertante pour nous quelquefois, de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui.

A côté des influences économiques qui y interviennent au premier chef, dont l'intérêt de l'Angleterre est le mobile indéniable, et qui la poussent vers un nationalisme strictement insulaire d'une part, et, de l'autre, vers cet internationalisme commercial dont les grands journaux financiers de Londres et de Manchester se montrent les avocats si ardents, une autre influence se fait sentir chez nos voisins, plus haute, qu'on a tendance même à perdre de vue, et, celle-ci, toute d'idéologie morale. Avec la guerre terminée, l'Anglais a retrouvé d'abord sa liberté individuelle, dont le sacrifice provisoire lui avait tant coûté. Il a connu à nouveau l'orgueil de cet affranchissement personnel si âprement conquis au cours des siècles, dont la possession intangible est la marque de sa dignité d'homme, dont l'indépendance si chère à nos jeunes poètes, cette sorte d'*Habeas corpus* littéraire proclamé par eux, est une manifestation évidente. Aussitôt débarrassé du fardeau de la guerre, l'Anglais, d'autre

part, est revenu aux espérances démocratiques et pacifiques d'avant 1914, à cette idéologie de l'ancien parti libéral pour lequel le libre-échange, en même temps qu'un moyen de profit, et qu'une nécessité, par là, de la vie commerciale, est encore une philosophie économique, un impérieux devoir de conscience, sinon même de religion. Loin que, contrairement au mot de Talleyrand, l'Angleterre « ne soit dirigée que par ses intérêts », elle ajoute aujourd'hui, au souci déclaré qu'elle prend de ces intérêts mêmes, au sentiment aussi que l'ennemi vaincu est réduit à l'impuissance et que, dans son île que l'invasion n'a point atteinte, elle est définitivement en sûreté, des préoccupations spirituelles, qui sont au centre, et comme le principe même, de son activité politique.

De là, dans l'âme anglaise contemporaine, ce heurt, qui aux yeux non avertis ne laisse pas d'être bien troublant, d'énergies pratiques et morales tout ensemble, cette confusion d'intérêts si âpres et de noble désintéressement, cette synthèse de terre à terre et de sublime, cette difficulté où l'on se trouve de distinguer ce qui se mêle, à tant d'utilitarisme immédiat et efficace, d'idéalisme visionnaire et d'imagination transcendantale. Réunissant, dans son robuste effort, les exigences de son réalisme à ses aspirations vers une sorte de mysticisme humanitaire, l'Angleterre d'aujourd'hui, tout en tenant la main à ce que le vaincu s'acquitte des obligations auxquelles il a dû se soumettre, demeure en même temps attentive au devoir, que lui intime sa conscience, de se montrer généreuse. Fermant les yeux au démenti brutal que la guerre apporta à ses illusions d'antan, elle se laisse reprendre à l'attrait de cette « infernale absurdité » dont parlait Britling, dont elle ne veut retenir que l'idéalisme altier, que le désir, malgré tout, d'améliorer l'âme, en même temps que la condition, de l'humanité. Superposant à son besoin de grandeur et de domination matérielles son désir, tout immatériel celui-ci, d'expansion morale, elle rêve, avec ses poètes, d'une paix où, dans la liberté, l'amour et la pitié seront au-dessus de la force. Dans sa hâte à reprendre la route, elle ne songe plus qu'à regarder en avant, qu'à réaliser, pour un avenir qu'elle entrevoit prochain, l'idéal qu'ont esquissé ses romanciers doctrinaires tels que Wells et Galsworthy, cet idéal même, tout saturé de tendances morales, que représente la nouvelle génération poétique, un idéal de concorde universelle où la justice ne connaîtra plus le châtiment, ni même la rigueur, où la victoire ne sera que l'aurore d'une paix de bonne volonté qui doit réjouir le cœur de tous les hommes. Ainsi que le proclamait, au lendemain de l'armistice, Robert Bridges, le Poète Lauréat, et le porte-parole indiscuté de tous les poètes d'aujourd'hui, la *Britannia Victrix* qui, autrefois, lança la Liberté, comme une planète radieuse, à travers le monde, et qui aujourd'hui,

> ... throughout that long ordeal
> Dark with horror-stricken duty

a lavé dans la souffrance ses péchés d'inertie et d'orgueil, la Grande-

Bretagne triomphante doit tendre le renouveau de ses énergies vers un objet unique :

Hold mankind in love's alliance !

Et c'est à cette générosité oublieuse, enfin, à cet ardent idéal humanitaire que se propose la majorité de l'Angleterre intellectuelle contemporaine, toute cette avant-garde libérale de l'opinion britannique dont nos poètes ne sont que les patrouilleurs vigilants, qu'il convient de rattacher l'inquiétude méfiante, sinon même les critiques déclarées qu'a suscitées chez nos amis d'Angleterre l'attitude récente de la France. Tout en reconnaissant — faut-il le dire ? — l'ampleur héroïque de notre effort guerrier où sont venues se confondre la patiente énergie de nos armées valeureuses et la tenace résistance qu'opposa à l'agresseur la France entière, l'Angleterre, pour qui la guerre n'a pas été, comme pour nous, une question de vie ou de mort immédiate ; qui, la paix revenue, et ses foyers retrouvés autour de ses mines et de ses usines intactes, a pu se remettre aussitôt à l'ouvrage ; dont la sécurité future enfin ne dépend pas surtout de promesses arrachées de force, et dont la bonne foi est au moins incertaine, l'Angleterre d'aujourd'hui estime inopportunes les garanties que la France, saignante encore, a jugé bon de demander à sa victoire. Elle nous reproche, avec cette franchise que lui permet notre amitié loyale, d'entretenir si vivace en nous le souvenir de nos défaites passées, de cultiver une haine nationale, raciale même, et comme un besoin traditionnel de vengeance. Elle nous blâme de vouloir nous reposer, pour l'avenir, sur des assurances matérielles, voire sur « des murailles et des barrières » autant au moins que sur la parole du vaincu. Elle nous accuse de nous enfermer trop farouchement dans notre deuil et notre gloire ensemble, au lieu de nous élancer délibérement, avec elle, vers le vaste horizon que vient de découvrir la paix. Elle s'afflige enfin que, jetant notre expérience douloureuse au travers de ses espoirs si candidement confiants, nous fassions ainsi obstacle à la réconciliation de l'Europe, et que, nous dérobant à la tâche, nous la laissions monter, toute seule, la route claire de l'idéal humain.

On sait le retentissement douloureux, auquel est venue s'ajouter, chez certains, l'impression cruelle d'une injustice, qu'a eu en France ce jugement sévère ; et notre étonnement que, de l'ardente solidarité des années passées, ait pu naître une aussi froide incompréhension. La France, sans doute, dont l'effort a été intégral, et qui demeure, après tout, la grande victime de la guerre, ne laisse pas d'éprouver, en même temps qu'une tristesse immense, une poignante fierté devant ces innombrables tombes de la Marne et de Verdun, où s'atteste sa noblesse. Mais, loin d'exalter la lutte et le massacre, loin d'entretenir en elle l'idée de la « gloire militariste », encore moins l'idée d'un « impérialisme annexioniste », elle ne songe, dans la paix qu'il lui reste à gagner comme elle a gagné la guerre, qu'à

témoigner le même courage, avec la même ardeur austère et sereine, qui est un des traits essentiels de son génie. Aujourd'hui comme hier, selon le mot d'un de ses plus sincères poètes :

Avec le calme entêtement
Du paysan lorsqu'il laboure
Elle se tait, et sa bravoure
Est comme un mur sans ornement.

Et si elle se sent le droit d'exiger, pour l'avenir, des garanties matérielles efficaces, c'est qu'elle veut se prémunir seulement contre une agression nouvelle, et avant de reprendre, elle aussi, la voie idéale, s'assurer de n'être pas, une fois de plus, assaillie en chemin et violentée. Amie de l'ordre qui, en disciplinant les énergies, leur communique une vigueur décuplée, et comme une souveraine puissance, la France, quand surgirent, sur l'horizon européen, « les ailes rouges de la guerre », était aux travaux de la paix et à la préparation, loin de toute autocratie despotique, de l'entente entre les hommes.

C'est ton crime immense, Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix,
En notre temps,
L'homme de l'homme

s'écriait Verhaeren, dont l'âme, toute de pitié et de ferveur fraternelle, connut, ce jour-là, la révolte. Délibérément, la France s'était faite la vaste maison claire des idées libres, des études méthodiques et désintéressées, de la dignité et de la probité intellectuelle, et comme le foyer ardent des espérances sociales. Avec son goût si sûr à la fois et son esprit agile, avec sa douceur, si délicate et fière, avec son âme artiste si pensivement affinée, elle était bien cette terre de charme et de sagesse que chantait son ami de toujours, Edmund Gosse :

France! take my hands in those kind hands of thine ;
Like a chill swallow to thy fields I fly !
Warmth, beauty, calm and happiness are mine
When o'er me bends that soft and radiant sky,
When in that vivid atmosphere I sigh —
Sigh, for pure gladness, while my pulses dance
A joyful measure to the praise of France.

Et elle venait de conquérir, par son esprit de justice et de vérité, l'amitié robuste de Rudyard Kipling, du chantre lui-même des instincts belliqueux de l'Impérialisme britannique, qui, en juin 1913, se tournant vers la France, la rivale séculaire « rompue à toutes les infortunes »,

First to follow Truth and last to leave old Truths behind,
France, beloved of every soul that loves its fellow-kind,

évoquait les luttes passées, si courtoises toujours malgré leur acharnement mutuel, « lorsque les peuples s'affrontaient » ; rappelait, afin d'exalter davantage la vertu française, les torts de l'Angleterre, le crime de Rouen; et, sur la loyauté chevaleresque des luttes de jadis, fondait sa confiance en un avenir d'entente inébralable, « cœur contre cœur » :

Listen, count and close again, wheeling girth to girth
In the linked and steadfast guard set for peace on earth !

A un autre égard, la France est trop jalouse des aspirations qu'elle représente traditionnellement dans le monde, elle est trop passionnée elle-même de la liberté de penser et d'écrire pour trouver dans la générosité fraternelle des jeunes poètes anglais d'aujourd'hui rien qui l'offusque. Elle aime mieux se souvenir au contraire que c'est elle qui a donné le jour, au temps de la Révolution, aux idées de solidarité et de fraternité humaine qu'a acclamées l'Europe. Elle se rappelle que c'est elle qui a communiqué à Wordsworth, à Coleridge et à Shelley ce souffle d'espérance sociale qui palpite dans le meilleur de leur œuvre. « La France était debout sur la cime d'heures dorées, et la Nature humaine semblait naître à nouveau », s'écrie le premier, et le second, en termes presque semblables : « Par un seul bonheur victorieux, la France contraindra les nations à être libres, jusqu'à ce que l'Amour et la Joie, regardant autour d'eux, réclament la Terre comme leur bien ». La France n'oublie pas davantage le culte que lui avait voué George Meredith, dont tant de la ferveur vigoureuse survit dans la poésie contemporaine, et qui, en janvier 1871, au pire de ses malheurs, publia cette grande « Ode à la France » où il proclamait, en même temps que la mission bienfaisante et civilisatrice du vaincu, la foi qu'il gardait en sa résurrection. Or la France, dont l'ardente sagesse est intacte, et la résignation si frémissante de forces vives, ne faillira pas à la mission qui lui a été impartie. Elle se dispose, sitôt qu'elle aura refait sa vigueur et repris haleine, à se lancer à nouveau vers la grande aventure démocratique qu'elle inaugura dans le monde. Elle est la première à comprendre, dès à présent, la beauté du geste qui, au sortir de la nuit terrible, tend à l'ennemi abattu le rameau d'olivier, et à saluer, chez la nation amie, la flamme idéale réapparue, qu'elle alluma elle-même. De même qu'elle a adopté, et comme admis au cercle de sa famille, la fleur de cette jeunesse britannique qui repose aujourd'hui en terre française, elle est heureuse de reconnaître, dans l'élan généreux de la nouvelle poésie d'outre-Manche, le sang de son esprit et de son cœur.

Floris Delattre.